

Yves Bonnefoy et l'enfance du poème

Patrick Kéchichian, « La Croix »

29 octobre 2009

L'introspection n'est qu'un chapitre, et peut-être pas le plus important, de la connaissance. D'un côté le moi, ses failles et ses intimes vertiges, de l'autre le monde dans toute son étendue, son mystère. Ce monde où, tant bien que mal, il faut s'efforcer de vivre.

A 86 ans, Yves Bonnefoy n'a pas fini d'explorer ; d'habiter cette jointure, de la questionner, en poète autant qu'en penseur. Non, pas « autant » : c'est la poésie qui est première, toujours, c'est elle qui délivre, en ses plus hauts instants, une connaissance. Obscure, énigmatique, celle-ci demande cependant à être déchiffrée – autant qu'il se peut car mes mots sont les mêmes. Ainsi ce dialogue est-il sans fin : s'il commande au poète sa tâche, la prolonge, il détermine aussi sa présence au monde.

A cet égard, le montage des trois textes qui composent le volume des éditions Galilée est exemplaire. D'abord, *Deux Scènes*, court « récit en rêve » selon l'appellation adoptée il y a longtemps par Bonnefoy pour désigner ce type d'écrits en prose. Puis une longue analyse de ce récit, « pour mieux (le) comprendre ». Enfin, une brève « note conjointe » qui situe l'horizon de cette démarche liant ensemble le « projet de la poésie » et la nécessité d'en interroger le sens. Un sens qui n'a quelque chance d'apparaître que par l'« obstination avec laquelle la vigilance du Je profond critique les visées du moi ». Certes, le rapprochement avec la psychanalyse s'impose, et le poète, reprenant notamment à son compte la notion de « scène primitive », ne se prive pas de le faire. Tout en ne pliant jamais sa propre méthode empirique de scrutation de l'inconscient à celle de la science freudienne.

La scène est à « Turin peut-être ou à Gênes », dans l'enceinte d'un palais. A « l'étage noble du corps de logis principal », sur un balcon « un jeune homme et une jeune fille très beaux » s'avancent. Puis, mystérieusement, la scène se dédouble, « sur je ne sais quel présent qui peu à peu se décide ». « Oui, je vois cela, qui m'émeut, ou, disons plutôt, je crois le voir, car il fait si sombre. » A partir de ce théâtre mental, dans le « tumulte d'un inconscient qu'on n'a pas su mettre en ordre », Yves Bonnefoy va remonter, à rebours de « la pensée conceptuelle », vers sa propre enfance, entre la Loire et le Lot. Comme à tâtons, faisant étape sur l'une des *Illuminations*, de Rimbaud (« Royauté »), ou sur l'art italien, ou encore sur la lumière du port de Gênes, le poète va venir occuper « l'intérieur d'un espace qui a été balisé par le petit enfant que nous fûmes ». Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette démarche, à la fois décidée et tremblante. Comme si la vraie lumière ne pouvait provenir que de la nuit la plus obscure. Une nuit sans transcendance mais non sans profondeur.

Dans un essai d'une grande pertinence, Patrick Née, l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, après avoir analysé l'influence forte mais discrète, qu'exercèrent sur lui Alfred Jarry et Gilbert Lély, explique la « profondeur d'intuition » que l'écrivain manifesta dans ce dernier livre.

Une belle leçon de poésie

Judith Abensour, « Le Monde »
19 novembre 2009

A gênes ou peut-être à Turin, un voyageur endormi entre dans la cour d'un palais. Il voit un couple sur un balcon, l'homme est en pleurs, une fête est en train de se terminer. Le témoin de la scène se retourne. Coup de théâtre ; la même scène, affectée d'un léger décalage temporel, se dédouble sur un autre balcon, situé juste en face et identique au premier. *Deux scènes*, d'Yves Bonnefoy, est un récit de rêve, un « récit en rêve » qu'il serait absurde de vouloir résumer puisque le rêve est indissociable de la forme poétique du récit.

Deux « notes conjointes », d'une soixantaine de pages, accompagnent et commentent le texte : le contrepoint qu'elle construisent avec le récit fait tout l'intérêt de l'ouvrage. Malgré le feuillet « *Prière d'insérer* » qui fait croire que le livre s'est composé à partir de circonstances éditoriales contingentes, l'ensemble constitue une architecture particulièrement cohérente et nécessaire : les deux balcons se répondent ; le récit et sa mise à distance critique dialoguent parfaitement. *Deux scènes* est une véritable leçon de poésie, un processus d'écriture qui se donne à lire en acte, une mise à l'épreuve du travail de simplification du rêve revendiqué par Yves Bonnefoy. On pense à Proust ; l'écrivain portant sans cesse un regard rétrospectif sur l'entremêlement entre le biographique et l'écriture.

Tout part d'un lieu, la cour d'un palais italien. Le balcon, comme motif architectural, devient le leitmotiv qui structure l'ensemble du texte. C'est aussi une parcelle de territoire resitué dans une cartographie imaginaire et intellectuelle de l'Italie. Mais le balcon rêvé fait également émerger les souvenirs personnels du poète : le petit enfant reste médusé devant le couple parental qui parle une langue inconnue. La scène primitive freudienne est rejouée ici selon une interprétation plus ontologique que psychanalytique : elle éclaire l'origine du choix de la poésie. Le mutisme du témoin de la scène renverrait à une situation de non-sens angoissante à laquelle est confronté le jeune enfant. Et le poète serait justement celui qui endosse le péril d'un exil et d'une inutilité de la langue pour mieux former l'espoir d'une langue réconciliée avec le réel, pour mieux laisser émerger en lui un désir d'être.

C'est alors qu'Yves Bonnefoy écrit de magnifiques pages sur le patois qu'il entendait enfant ; une langue qu'il ne comprenait pas et qu'utilisaient parfois ses parents ; « *Le son, si on le perçoit ainsi, en amont de toutes les significations, c'est la bêche qui retourne le sol durci du langage, le levier qui peut renverser des mondes.* » Mais là où le texte est le plus poignant, c'est quand, sur un fil tendu entre récit en rêve, souvenir intime et analyse critique, le poète fait part de ses doutes : et si le travail poétique n'était que chimère, s'il n'était pas en prise avec la réalité humaine et sociale ?

En énonçant ses doutes, Yves Bonnefoy parvient paradoxalement à rétablir une forme de confiance dans un acte poétique capable de faire surgir des pans de réalité, par-delà l'imaginaire et le rêve. Tel est le pari réussi de ce livre., qui assume la plus totale réversibilité entre récit et écriture critique, et qui procède d'une quête poétique à même les rêves.